

Christianisme et socialisme *

par Nicolas BERDIAEV

Notre époque est placée sous le signe d'une lutte acharnée entre le socialisme et le christianisme et, également, de rapprochements divers entre eux. Pour démêler la complexité de leurs relations, il faut y introduire un troisième élément : le monde bourgeois et capitaliste des XIX^e et XX^e siècles. Ils le refusent pareillement et semblent donc se rapprocher par ce refus. Ce n'est pourtant qu'apparence, car l'opposition entre le monde bourgeois et le monde socialiste n'est elle-même qu'apparence. En fait, c'est un seul et même monde, un seul et même esprit. L'esprit bourgeois et l'esprit socialiste ont le même fondement, ils vivent de la même foi.

C'est la même foi en « ce monde » et c'est le même désir des biens de « ce monde » qui animent tant le bourgeois que le socialiste. Le socialisme est exactement le « bourgeoisisme » conduit à son terme, dans une application et une affirmation universelles. Le socialisme veut que tous deviennent des bourgeois de ce monde et des possédants des biens bourgeois de ce monde. Le moteur du socialisme est la concupiscence bourgeoise. Celui qui veut lui-même devenir un bourgeois et en occuper la place dans le monde ne rejette pas l'idée ni l'esprit bourgeois.

L'histoire nous offre ainsi le spectacle monstrueux de la confrontation de deux bourgeois, également possédés par le désir de dominer le monde et par la passion de ses biens, qui se partagent un seul et même royaume. Le bourgeoisisme n'est pas une catégorie économique et il ne peut être représenté par une classe quelconque. C'est une catégorie spirituelle qui peut régner dans toutes les classes. L'on ne peut vaincre l'esprit bourgeois que par l'esprit, par la religion, par un changement radical de l'attitude envers le monde, et non pas par une redistribution de ses biens. Par son esprit, un ouvrier peut être tout aussi bourgeois qu'un industriel. La passion de la richesse, l'envie de celle d'autrui rendent l'homme tout aussi bourgeois que la possession de la richesse et la crainte tremblante de la perdre.

Qu'est-ce que la bourgeoisie, en tant que phénomène de l'esprit et quelles en sont les racines ? Leur secret est dans l'Évangile. Celui-ci contient une vérité de toujours, qui transcende toutes les confrontations historiques des classes sociales. La bourgeoisie spirituelle est entrée dans

* Texte publié en russe dans les *Mélanges P.B. Struve* (*Sbornik statei posviatechnykh P.B. Struve*, Praga, 1925). Nous remercions M. Constantin ANDRONIKOF, qui a offert à la Revue cette traduction.

le monde avant que ne soit apparue la société capitaliste du XIX^e siècle et que ne s'y soit engagée la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie en tant que classe. Le bourgeoisisme, comme principe spirituel, est une foi exclusive dans le monde du visible, l'assujettissement à ce monde, la perte de la liberté spirituelle, l'incapacité de croire au monde invisible, à savoir un amour exclusif du « monde » au sens qu'il a dans l'Évangile, l'asservissement à la matière.

Est-il possible de dire que le socialisme n'aime pas « le monde » ni ce qui est dans « le monde », que son royaume n'est pas de « ce monde » ? Le socialisme est l'amour du « monde » érigé en principe suprême de la vie et la volonté de régner sur le monde. Il voudrait l'organiser comme s'il n'existait pas de « choses invisibles » et procéder au partage de ce « monde » que le Christ nous a exhortés à ne pas aimer. Il veut parachever l'organisation bourgeoise du monde et son utilisation bourgeoise. Il est tout aussi insensé de penser que l'idée bourgeoise puisse arrêter et vaincre le socialisme que de croire que l'idée socialiste puisse remporter la victoire sur le bourgeoisisme. Le socialisme a raison devant le monde, qui persiste dans son esprit bourgeois, et ses victoires sont inéluctables. Il est la fin de l'ancienne vie et non pas le début d'une vie nouvelle. Mais devant la conscience chrétienne, le socialisme est un grand mensonge. Au sens profond de ce terme, le socialisme s'oppose non pas à la société capitaliste et bourgeoise, car il est la chair de la chair et le sang du sang de cette société, mais au christianisme. L'athéisme bourgeois et l'athéisme socialiste sont un seul et même athéisme.

L'esprit bourgeois existe depuis l'origine du monde. Adam, le premier, l'a manifesté dès lors que, s'étant détaché de Dieu, il avait subordonné sa vie aux objets matériels. Mais cet esprit a trouvé son expression la plus concentrée et la plus évidente dans la société capitaliste et industrielle du XIX^e siècle. C'est pourquoi ce siècle est en droit de s'appeler bourgeois par excellence, où l'homme est défini non par ce qu'il est, mais par ce qu'il a, non par son être intérieur, mais par sa position sociale. On n'y reconnaît pas la valeur absolue de l'âme humaine, révélée dans le christianisme. Or, ce que le socialisme reconnaît le moins, c'est cette valeur, et c'est aux qualités intérieures qu'il attache le moins de prix pour évaluer l'homme. Le socialisme transforme définitivement l'homme en une catégorie économique, il ne lui attribue de la valeur qu'en tant que l'agent d'un travail qualitativement indiscriminé, il ne restitue pas à l'homme sa dignité intérieure. Si la société capitaliste évalue l'homme en fonction de la puissance que donne la richesse, la société socialiste l'évalue en fonction de la puissance que donne un travail productif. Dans les deux cas, le critère est quantitatif et non pas qualitatif, et l'évaluation est fondée non pas sur l'être intérieur de l'homme, mais sur sa position extérieure, selon ses privilèges bourgeois ou prolétariens.

Le socialisme va plus loin que la société bourgeoise dans la négation de l'homme, il soumet définitivement l'homme à un collectif inhumain. Le Christ a dit qu'il était plus facile à un chameau de passer par le chas

d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux. Il montrait là son souci de l'âme des riches, de la possibilité de les sauver pour la vie éternelle. L'asservissement du riche aux objets matériels l'empêche d'entrer dans le Royaume des Cieux. La richesse est un état spirituel et non pas une situation économique. Le riche, c'est celui qui ne veut ni ne peut accomplir le précepte du Christ : cherchez d'abord le Royaume des Cieux et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. Il cherche d'abord le reste et il pense que le Royaume de Dieu lui sera donné par surcroît. Et voilà que le socialisme veut faire en sorte que les paroles du Christ puissent s'appliquer au pauvre. La pauvreté au sens évangélique, c'est avant tout un état spirituel et non pas une situation économique. Le pauvre est plus libre à l'égard des objets matériels, plus libre du « monde » que le riche, et il lui est plus facile de chercher le Royaume de Dieu. Le socialisme veut supprimer cet immense avantage du pauvre. Il veut lui rendre difficile l'accès au Royaume des Cieux. La révolution socialiste russe a facilité à de nombreux riches cet accès, mais elle l'a rendu infiniment difficile pour les pauvres. Quand le cœur du pauvre est empoisonné par l'envie, par l'esprit de vengeance, par la méchanceté et par la haine, il lui devient difficile d'entrer dans le Royaume des Cieux ; il hérite du royaume terrestre, du royaume de ce monde.

Le socialisme aime la richesse et déteste les riches. Le christianisme aime la pauvreté et n'admet aucune haine. Il y a là une opposition de principe. Le Christ a enseigné qu'il fallait nourrir ceux qui ont faim, mais il n'a pas enseigné qu'il fallait empoisonner le cœur de l'affamé par la haine envers celui qui est rassasié. Le Christ a enseigné qu'il fallait donner sa dernière chemise à son prochain, mais il n'a pas enseigné qu'il fallait lui prendre la sienne. Quand on donne sa chemise, la somme d'amour dans le monde s'accroît ; quand on prend la chemise d'autrui, c'est la somme de haine dans le monde qui s'accroît. Et ce n'est pas aux riches que le socialisme fait beaucoup de mal, - peut-être les aide-t-il. Il fait beaucoup de mal aux pauvres, il les empoisonne et leur fait perdre leur âme. Le socialisme veut créer un monde dans lequel saint François d'Assise - le petit Pauvre de Dieu - serait désormais impossible.

La fraternité des hommes, leur égalité devant Dieu, le souci pour celui qui a faim, pour assurer le pain quotidien à chaque être humain, - tout cela, c'est le christianisme qui l'a apporté dans le monde. La fraternité humaine était inconcevable même pour les meilleurs des hommes de l'antiquité. La culture gréco-romaine était aristocratique en un sens qui est étranger au monde chrétien. Le christianisme a révélé pour la première fois le sens infini de toute âme humaine. Et jamais, sans le christianisme, la question sociale n'eût été posée, car il n'y aurait pas eu de terrain spirituel sur lequel la placer.

Et voilà qu'apparaît la tentation de rapprocher le christianisme du socialisme. Nos contemporains qui ont souffert tout leur soul du mensonge de la vie moderne se remémorent volontiers la communauté de

l'Eglise primitive et ils nous exhortent à imiter cet ancien communisme chrétien. Ils établissent une ressemblance extérieure et ils ne discernent pas les esprits. Le socialisme moderne résout le problème spirituel des relations humaines extérieurement, mécaniquement et par la contrainte. Il est fondé sur la croyance selon laquelle, par des révolutions et des coups de force, par des institutions sociales contraignantes, l'on peut organiser une société où le mal et l'irrationnel seront vaincus et la fraternité entre les hommes et l'égalité dans la répartition des biens seront instaurées. Le socialisme voudrait contraindre les hommes à la vertu, sans pour autant laisser de place à l'effort spirituel, au haut-fait moral, au sacrifice de soi et à l'amour. Tous les problèmes spirituels et moraux de la vie y sont résolus automatiquement, par l'organisation matérielle de la vie.

Le socialisme est, par principe, lié au matérialisme. Au sens strict du terme, il conviendrait de n'appeler socialisme que la doctrine qui transfère le centre de gravité des problèmes de l'existence au domaine matériel et mécaniquement externe. Le salut viendra du dehors et non du dedans, de l'organisation économique et non d'une conversion et d'une naissance spirituelles à une vie nouvelle. Le socialisme n'est pas une révolution de l'esprit, l'esprit reste vieux. C'est pour le vieil Adam que le socialisme veut résoudre le problème de la vie, alors qu'il n'est soluble que pour le nouvel Adam, que pour l'homme régénéré dans le Christ Sauveur. Le socialisme croit que de nouveaux rapports entre les hommes et leur fraternité sont possibles sans lutter contre le péché ni le vaincre. En cela, il est à l'opposé du christianisme. La fraternité est une manifestation de l'esprit. Une organisation extérieure de la société ne peut produire que des camarades. Et dans le monde, deux idées, deux royaumes ont à se heurter : la fraternité dans le Christ et la camaraderie dans l'antéchrist.

Le socialisme n'apporte pas la liberté de l'esprit humain et il ne s'adresse pas à la liberté de l'esprit. Il veut résoudre sans elle le problème de la société humaine. La liberté de l'esprit contenait la source du mal et de la souffrance de la vie, mais c'est de cette même liberté, illuminée par la grâce divine, que dépend la manifestation du bien suprême. Le socialisme refuse le fardeau de la liberté au nom du bonheur et du bien-être, il n'en supporte pas l'épreuve. Le christianisme est la religion de la liberté et de l'amour dans la liberté. Le socialisme est la religion de la contrainte et de l'union par la force. Le socialisme cède aux tentations repoussées par le Christ dans le désert. Il est séduit par la transformation des pierres en pain et par le royaume de ce monde. Dostoïevski l'a montré avec génie. En cela, le socialisme hérite de l'idée erronée de la théocratie forcée, il est une forme sécularisée de la vieille idée théocratique qui consistait à réaliser le Royaume de Dieu sur la terre par obligation et qui a engendré la révolte de l'histoire moderne.

Comme toutes les idées fortes qui ont provoqué les grands courants de l'histoire, le socialisme a d'antiques racines religieuses. Il a pour origine

l'idée messianique des Hébreux, leur millénarisme, l'attente de la venue du Messie, en tant que roi terrestre devant instaurer sur la terre la justice et un Royaume divin concret. C'est précisément cet aspect de l'attente messianique et chiliastique du peuple juif qui l'a conduit à rejeter le Christ-Messie, Fils de Dieu, sous l'humble « forme d'un esclave ».

Ce conflit représente le nœud religieux de l'histoire universelle. Le peuple juif exigeait impatiemment la réalisation de la justice et de la vérité sur terre, l'avènement rapide du royaume terrestre d'Israël. Cette impatience, cette exigence ont été reprises, à une époque postérieure au sommet de l'histoire, par Karl Marx, un juif de génie, qui a exprimé sous une forme sécularisée l'idée messianique des Hébreux. Marx est tout imprégné de cet esprit. Il transpose toutes les caractéristiques messianiques du peuple de Dieu sur le prolétariat, classe élue, appelée à libérer toute l'humanité du mal, de l'injustice et de la souffrance. Le prolétariat est la classe-messie, le nouvel Israël, le sauveur de tous les malheurs. C'est la seule classe affranchie du péché originel de l'exploitation de l'homme par l'homme, et c'est pourquoi elle est le germe de l'humanité véritable. Elle connaît la vérité et la justice, alors que les autres classes demeurent dans les ténèbres bourgeoises et que leur nature est altérée par le péché de l'exploitation.

A la différence de la démocratie sceptique qui ignore la volonté réelle du peuple et qui lui accorde donc la liberté de choix, le socialisme prétend connaître la vérité et le peuple, détenteur de la volonté véritable ; aussi ne laisse-t-il aucune place à la liberté de choix. La société socialiste prétend être une société sacrée, semblable en tout à une société théocratique. Elle n'est pas une société séculière et, à l'instar de la théocratie du Moyen-Age, elle nie la liberté de conscience. L'Etat socialiste a sa confession dominante, sa religion officielle, et il accorde une situation privilégiée à ceux qui la professent. Le pouvoir doit appartenir non pas au prolétariat, quantité humaine, non pas au prolétariat de fait, mais à sa partie qui connaît la vérité socialiste, qui est le porteur conscient de « l'idée » de prolétariat. Ce ne peut être qu'une infime minorité. D'où le lien entre le socialisme et la dictature. Ceux qui connaissent l'idée véritable de prolétariat, l'idée messianique, doivent la mettre en œuvre par le feu et par le glaive et l'imposer non seulement à toutes les autres classes, mais au prolétariat lui-même, qui n'est pas encore conscient de son idée, de sa vocation messianique. Le socialisme véritable, conséquent, est celui de Marx, quant à la théorie, et celui des bolcheviques, quant à la pratique. Tout le reste n'est que semi-socialisme, forme transitoire entre le socialisme et la démocratie, réformisme social et religieusement neutre. Le socialisme apparaît dans le monde avec une ambition religieuse, il est lui-même la religion qui sauve l'humanité à sa manière ; aussi est-il incompatible avec toute autre religion.

En réalité, c'est une fausse religion, une fausse théocratie ou une satanocratie. L'idée séculaire d'un universalisme quantitatif forcé, d'une union des hommes par la contrainte, d'une rationalisation sur ordre de

la vie humaine, d'une organisation obligatoire du bien-être sur la terre, trouve dans le socialisme son expression ultime et extrême. Cette idée s'était d'abord incarnée dans les théocraties anciennes et dans l'impérialisme et c'est dans le socialisme international qu'elle a trouvé son expression définitive. C'est l'idée trompeuse du millénarisme optimiste, qui manifeste partout sa volonté de domination, qui partout mutile la vie en violentant le caractère irrationnel de celle-ci. Ce que l'on appelle « socialisme chrétien » n'est pas le vrai socialisme, c'est même un moyen de lutter contre le socialisme. Je serais prêt à me reconnaître socialiste chrétien si j'estimais que cette combinaison de mots fût un tant soit peu heureuse. Je serais de même prêt à me reconnaître adepte du socialisme des guildes.

Et pourtant il y a une vérité dans le socialisme et il faut reconnaître cette vérité pour lutter contre lui et le vaincre. Il pose un problème auquel la conscience chrétienne est aussi confrontée et qui exige une solution vitale. Les fondements de la société bourgeoise et capitaliste sont mensongers et opposés au christianisme. Le socialisme apparaît alors comme un châtement pour les péchés de cette société. Intolérables sont cette solitude de l'homme, cette désintégration de la société en atomes qui se font la guerre pour des intérêts opposés. La faim spirituelle et matérielle est trop grave de menaces dans cette société. L'atomisme, l'individualisme de la société du XIX^e et du XX^e siècles et de toute la culture moderne sont déjà le résultat du fait qu'elles se sont détachées du christianisme, que l'esprit y a été étouffé, que l'ordre hiérarchique de la société où le matériel doit être subordonné au spirituel a été violé. Ce n'est pas Marx qui a inventé l'économisme de notre époque irreligieuse, il n'a fait que refléter ce qui s'était produit en réalité. On a perdu le centre spirituel de la vie, qu'il s'agisse de l'individu ou de la société, et tous se dressent contre tous.

Le socialisme n'est que l'autre face de cet individualisme et de cet atomisme, de cette désintégration spirituelle de la société. Il considère l'homme comme un atome qui lutte pour ses intérêts et qui s'associe à d'autres atomes au nom de ces mêmes intérêts. Il ne connaît pas d'unité organique, de communauté spirituelle, de grand engagement auquel doivent être soumis les intérêts et les convoitises des hommes et des classes. Le prolétariat, la collectivité, la commune ne sont pas des unités spirituelles organiques, mais des conglomerats d'atomes, l'envers de la fission individualiste et le châtement de cette désintégration. L'individualisme et le collectivisme nient pareillement les fondements ontologiques de la société.

Le socialisme est apparu dans le monde avec ses prétentions parce que des relations chrétiennes ne se sont pas établies entre les hommes, parce qu'il n'y avait pas de fraternité chrétienne dans les sociétés qui s'appelaient hypocritement chrétiennes. La création de rapports chrétiens et d'une société chrétienne n'est pas simplement affaire d'efforts moraux individuels. Il s'agit d'une régénération de l'âme des peuples, de l'âme des

sociétés, des unités organiques suprapersonnelles. La société doit être constituée non pas d'atomes, mais de corporations, d'ateliers, d'associations organiques. C'est l'affaire non pas de l'âme chrétienne individuelle, mais de l'Eglise chrétienne : il s'agit d'ecclésialiser la société de l'intérieur, de faire entrer la communauté humaine dans l'organisme ecclésial. On n'y parvient pas de l'extérieur, d'une façon mécanique et forcée ; cela suppose l'action de l'esprit libre de l'homme et de la grâce de Dieu.

La fraternité chrétienne est une société de grâce et non pas une société légaliste. Le Royaume de Dieu advient de façon invisible, il n'est pas créé comme le sont les Etats et les royaumes de ce monde. La véritable société chrétienne ne ressemble ni à l'ancienne théocratie ni au nouveau socialisme. Mais elle doit résoudre le thème que pose aussi le socialisme. Que l'homme soit un frère pour l'homme, et non un loup, est une question chrétienne et beaucoup plus chrétienne que sociale. Dans la mesure où l'homme vit dans la vieille nature, dans le monde du péché, il est soumis à la loi et non pas seulement à la grâce ; il doit accomplir la loi. Dans la vie économique, cela signifie qu'il doit se soumettre aux impératifs de la croissance de la productivité et s'abstenir d'une rêverie sociale malsaine.

L'inégalité est la condition de la croissance de la vie¹. L'aspiration à une égalité absolue est l'entropie de la vie sociale. La voie qui mène à une nouvelle vie chrétienne, non seulement personnelle mais aussi sociale, passe non pas par la rancune de ceux qui se prennent pour les bâtards de Dieu, mais par le sentiment de la faute chez ceux qui se sentent être les fils de Dieu. Le repentir mène à une vie nouvelle, délivre du pouvoir d'un passé mauvais. La révolte des humiliés les rend esclaves d'un passé haïssable. Le socialisme veut fonder son royaume sur une psychologie de l'offense et non de la faute et c'est pourquoi il est incapable de créer une vie nouvelle ; il est voué à n'être qu'une réaction négative contre le passé.

Deux voies se présentent à l'homme : la voie de la liberté chrétienne et de l'amour, qui consiste à suivre l'enseignement du Christ dans la liberté et la grâce ; ou la voie de l'organisation contrainte et forcée de l'humanité par la méchanceté et par la haine, la voie des antichrists. On ne pourra s'arrêter à mi-chemin du royaume humaniste, il est nécessaire de pousser jusqu'au bout. Le socialisme pose la question de l'eschatologie et il a en cela un mérite immense. Il faut que commence une nouvelle ère chrétienne, où l'Eglise répondra à cette question eschatologique des destinées de la société humaine. Le peuple russe, peuple apocalyptique, a fait l'expérience de la réalisation du socialisme. Il n'accepte pas le moyen terme du royaume humaniste avec ses démocraties et son état juridique. Mais il a démasqué la nature spirituelle du socialisme. Les peuples de l'Occident ont beaucoup à apprendre de cette expérience.

1. Cf., du même auteur, *De l'inégalité*, éd. L'âge d'homme, Lausanne, 1977. (N.D.T.)

Dostoïevski dit que la question du socialisme est avant tout celle de Dieu et de l'immortalité. Nous sommes contre le socialisme non pas en tant que bourgeois, la lutte bourgeoise est impuissante. Nous le sommes en tant que chrétiens. Mais la vérité négative du socialisme doit être admise, elle appartient au christianisme. Le socialisme est le signe que le christianisme n'a pas accompli sa tâche dans le monde. Mais ce n'est pas le christianisme qui en est coupable, c'est nous qui en sommes coupables, c'est moi qui en porte la faute. Les prophéties chrétiennes n'étaient pas optimistes, elles ont prévu ce que nous deviendrons. Mais la liberté de l'esprit nous est laissée et, donc, notre devoir envers Dieu et les hommes nous est indiqué.

*(Traduction de Constantin Andronikof
et Irène Zaiontchec)*